



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Portraits intimes du dix-huitième siècle

**Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de**

Paris, 1878

Madame Dubocage

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48082](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48082)

Roi? Je vous parle, Monseigneur, avec la confiance que m'inspire votre amitié, et je vous prie de ne faire de ma lettre que l'usage que votre prudence vous suggérera. Je vous réitère les témoignages de ma reconnoissance, et de l'attachement aussi inviolable que respectueux avec lequel je serai toute ma vie, Monsignor,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

BARTHÉLEMY (1).

A Frescati, ce 8 juillet 1756.

MADAME DUBOCCAGE

A Paris, ce 5 novembre 1763.

Vous m'avez fait l'honneur de me demander mes ouvrages, mon Révérend Père; on vient d'en finir une édition à Lyon, dont je vous aurois envoyé les trois volumes si M. Melon, secrétaire de l'ambassade de France à Rome, avoit pu s'en charger; mais j'ai donné la préférence au dernier comme nouveau. Les deux autres ont déjà paru, et l'infant daigna me permettre de les lui présenter en un volume quand j'éprouvai ses bontés à Parme. Je suis assez fâchée de n'avoir pas eu le temps de faire relier les lettres sur mes voyages, que je vous supplie d'accepter, et quand vous les aurez lues, de prier mon très-aimable ami l'abbé de Condillac d'en faire autant. La crainte de trop charger le porteur m'a empêchée de lui en présenter un exemplaire, mais rien ne m'empêchera jamais d'avoir pour lui et pour

(1) Cette lettre autographe signée fait partie de la Bibliothèque Corsini, à Rome.

vous, mon Révérend Père, la considération la plus distinguée, et d'être très-sincèrement votre très-humble et très-obéissante servante.

LE PAGE DUBOCCAGE.

Paris, ce 22 janvier 1764.

Vous faites bien de l'honneur à mes deux premiers volumes, mon révérend Père, de vouloir bien paroître les désirer. Je manderai aux frères Perisse de vous les envoyer par la même route de Gênes. Je leur avois dit d'y mettre sous votre même enveloppe un paquet pour M^{me} la comtesse Simonetti; je crois aussi que dans ma lettre je vous avois prié de vouloir bien le lui faire tenir; comme vous ne m'en parlez point, j'ai peur qu'on n'ait oublié à le joindre à l'exemplaire qui vous était destiné. Ce qu'il y a de singulier est que ces lettres sur mes petits voyages sont à Rome et sous les yeux éclairés de votre cour, et ne se débitent point encore à Paris. Je les avois fait partir pour l'Italie, parce que je croïois que le libraire alloit les faire paroître; point du tout, il me mande qu'un libraire de Roüen, à qui il proposoit de lui en envoyer à vendre, lui a répondu qu'il attendoit qu'elles fussent publiées pour en faire une édition, de façon que la peur de la contrefaction a pris aux Perisse et qu'ils veulent en garnir leurs correspondans avant de les débiter ici. Comme ce n'est point moy qui ai commandé l'édition (que je n'aurois pas sûrement fait faire si loin de moy), je suis obligée de les laisser agir à leur fantaisie, et d'ailleurs je ne suis pressée que parce que, quand une chose est entreprise, il faut la finir. L'intérêt que vous voulez bien prendre à cet ouvrage me fait oser vous ennuyer de ce long détail. Pour vous en dé-

dommager, mon Révérend Père, je voudrois vous amuser de quelques nouvelles littéraires, mais nous n'avons presque que des remontrances qui ennuient par leur répétition souvent autant les lecteurs que ceux à qui elles s'adressent. Les productions du théâtre ne vous intéressent guères, et nos bons livrès d'érudition sont rares. Il vient de paroître un abrégé de l'*Histoire de la Grèce* qui peut être utile; nous n'avions rien de bien rassemblé sur ce sujet. Je ne sçais si mon ingénieux ami, l'abbé de Condillac (car je me plais autant à lui donner ce nom que lui à l'entendre), sçait le triomphe de M. son frère. Vous sçavez qu'il donna l'an passé les *Entretiens de Phocion*, supposés traduits du grec et pleins de la plus vertueuse politique; l'académie de Berne, qui donna l'an passé le même sujet pour travail à gagner le prix, n'a point trouvé que les contendans l'eussent rempli, d'après la bonne résolution inusitée de donner la couronne au livre de l'abbé de Mabli, qui n'avoit point tenté de l'obtenir. Il a appris cet agréable succès par le public, et la médaille d'or est en chemin pour gage de son triomphe. Je vous parlerois longuement de notre sçavant abbé Barthélemy, s'il ne vous en parloit mieux lui-même, mais il est temps que je vous rende à vos doctes travaux.

A Paris, ce 7 février 1768.

Je suis bien heureuse dans mes malheurs, mon Révérend Père, et dans le grand nombre d'affaires qui m'accablent, d'avoir une personne de votre mérite qui veut bien s'occuper des miennes sur le Parnasse, et réunir les poètes (souvent désunis) pour me traduire dans la plus douce et la plus riche langue de l'Europe. Sans le docte abbé Foresi, je restois donc en chemin; je lui devrai de voir le jour.

Proportionnez, je vous en supplie, mon Révérend Père, mes remerciemens au bienfait, et cultivez la bienveillance de M^{me} la comtesse de Somaglia en ma faveur, puisqu'elle a daigné prendre la peine de lire la *Colombiade* traduite. Si j'osois, je lui demanderois de vous aider à la rassembler et à la revoir. Si vous partez pour Vienne, tout sera perdu; les traducteurs et les libraires oublieront un projet dont vous êtes l'âme. C'est assez vous parler de mes ouvrages; parlons des vôtres, que tous vos illustres amis ici, à qui je les ai annoncés, attendent avec impatience et vous présentent leurs respectueux complimens. J'ai envoyé votre lettre à M. de Condorcet chez son oncle, l'évêque de Lisieux. Je voudrois trouver quelque autre occasion de vous servir et de vous marquer ma reconnoissance; je vous demande la continuation de vos bons soins et de votre amitié, et la mérite par le cas distingué que je fais de votre bonne société et de votre sçavoir sans ostentation.

A Paris, ce 15 octobre 1767.

..... Vous daignez aussi vous souvenir d'un mari que je pleure depuis deux mois; vous vous rappelez peut-être l'état triste où vous l'avez laissé; les plus habiles médecins n'ont pu l'en tirer; il s'est comme anéanti sans de grandes douleurs et sans maladie décidée. Je n'en ai pas moins perdu mon meilleur ami, une part de mon revenu et mon repos, car je suis surchargée d'affaires (1).

(1) Ces lettres autographes, signées de M^{me} Dubocage, sont adressées, les deux premières à Paciandi, et font partie de la Bibliothèque de Parme; les autres font partie de la Bibliothèque Ambrosienne, à Milan